

*1<sup>er</sup> Prix catégorie collective*

*Nouvelle écrite par Marie BOBIERE, Garance CHAILLOUX, Ella CLOUTOUR, Aimy FRACASSI, Léa HATON et Amandine HERBRETEAU du collège Paul Langevin - Olonne sur Mer*

**Depuis quelques jours, les Allemands étaient partout, à la suite de différents attentats perpétrés par les résistants, la vie était de plus en plus dure. On manquait de tout,** surtout depuis que Papa était prisonnier des Allemands. Il avait été mobilisé dès l'annonce de la déclaration de guerre et envoyé sur le front. Maman et moi recevions à cette époque pratiquement tous les jours des lettres dans lesquelles il disait qu'il s'ennuyait à mourir. A partir de mai 40, cette « Drôle de guerre », comme mon père la nommait, allait devenir une guerre pas drôle du tout et nous n'eûmes plus aucune nouvelle. Après plusieurs mois d'angoisse, nous reçûmes enfin une lettre qu'il avait écrite depuis un camp de travail, un de ces fameux stalags, situé à proximité de la frontière entre l'Autriche et l'Allemagne. Nous avions désormais la possibilité de lui envoyer des lettres et quelques provisions qui lui étaient précieuses. Dans ses lettres, il nous précisait que tout se passait bien et qu'il pensait à nous à chaque instant. Mais nous savions pertinemment qu'il disait cela seulement pour nous rassurer.

Mon père nous manquait beaucoup à la maison, les choses avaient changé. Je voyais que Maman avait du mal à s'occuper à la fois de la maison et des terres. Elle me disait que c'était de la faute des Allemands si Papa était parti et qu'il n'était pas revenu. Dans le village, tout le monde partageait ce sentiment de haine vis à vis des Allemands. Toutes les familles avaient connu le deuil d'un ou plusieurs parents. D'ailleurs, ces barbares avaient déjà tué mon grand père maternel et deux de mes oncles lors de la Grande guerre.

Un soir, lorsque je rentrais de l'école, cartable sur le dos, j'ouvris le portail et entendis des hommes parler d'un ton ferme à ma mère. Ces voix ne m'étaient pas du tout familières. Plus j'avançais vers la maison et plus j'entendais que le français employé était teinté de l'accent allemand. J'ouvris la porte d'entrée et découvris au milieu du salon deux grands hommes en uniforme allemand. Un sentiment de peur mêlé de colère monta en moi. Ma mère se tourna dans ma direction et me fit signe de venir, mais je restai là. Je les fixais et les écoutais parler. Je me posais des milliers de questions. Pourquoi étaient-ils chez moi ? Qu'allaient-ils nous faire ? Apportaient-ils des nouvelles de mon père ? Je compris assez vite que notre maison avait été réquisitionnée par l'armée allemande. Ces deux hommes allaient

désormais vivre chez nous. Ils avaient pris mon père, ils prenaient maintenant possession de notre maison. J'eus envie de fuir, de partir loin, de rejoindre mon père, de me blottir dans ses bras pour me protéger de ces sales Boches. Je montai dans ma chambre sans dire un mot. Je pris les lettres que Papa m'avait envoyées et les relus encore une fois. Des larmes de tristesse coulèrent sur mes joues. J'espérais qu'il reviendrait bientôt, son absence était de plus en plus difficile à vivre et devenait dorénavant carrément insupportable avec la présence de ces deux officiers allemands.

Il fallut cependant apprendre à vivre avec ces deux maudits officiers. Heureusement ils étaient rarement à la maison. Ils arrivaient en effet souvent très tard et ne partageaient jamais nos repas. Il arrivait parfois qu'ils demandent à ma mère de leur prévoir une collation. Comme toujours ma mère s'exécutait et composait alors un repas avec ce que nous avions.

Cela faisait maintenant quelques mois que les Allemands occupaient la maison. Désormais l'un d'eux rentrait tous les soirs et mangeait seul sur un coin de table de la salle à manger. L'autre, quant à lui, rentrait tard dans la nuit. En effet, si l'un préférait lire le soir au coin de la cheminée, l'autre préférait sortir et s'amuser.

Un soir, alors que je faisais mes devoirs, l'Allemand s'assit à mes côtés. Il ne prononça pas un mot et examina ce que j'étais en train d'écrire. Il pointa tout à coup du doigt sur mon cahier un mot au pluriel auquel j'avais oublié de mettre un S. Je m'en voulus terriblement d'avoir fait cette faute d'inattention et fus d'autant plus vexée par le fait que ce soit un Allemand qui me corrigeait. Il me fut alors impossible de me concentrer. Soudainement, je pris mon courage à deux mains et lui dis :

« - Monsieur l'officier, puis-je me permettre de vous demander de me laisser travailler seule ? » Sa tasse de café à la main, il m'adressa un sourire doux et amusé comme le faisait papa. Avec un regard bienveillant, il me salua et me souhaita dans un français parfait de passer une bonne nuit. En sortant de la pièce il ajouta « Tu sais Jeanne, tu peux m'appeler par mon prénom. Je m'appelle Hans. » J'appris par la suite, qu'avant d'être projeté dans cette guerre, il était voyageur de commerce et venait souvent pour ses affaires dans l'Est de la France. C'était la raison pour laquelle il maîtrisait si bien le Français. Ce soir, alors que je montais pour me rendre à ma chambre, je vis que la porte de la pièce qui lui était réservée était restée entrouverte. Ma curiosité prit le dessus et je ne pus m'empêcher de regarder par ce rai de lumière. Dans sa chambre, j'aperçus l'officier assis sur son lit. Il avait dans ses mains un papier. Je me tenais trop loin pour voir réellement ce que c'était. Il le fixait avec nostalgie, et semblait absorbé par celui-ci. Après l'avoir contemplé un long moment, un léger

sourire se dessina sur son visage. Il remit soigneusement le papier dans un petit coffre qu'il reposa ensuite sur la commode.

Quelques jours plus tard, je décidai de mener mon enquête. Je voulais en savoir plus sur Hans. Un jeudi après-midi alors que n'avions pas classe, je profitai donc de l'absence de Hans pour me faufiler dans sa chambre. Le petit coffre se trouvait là, posé sur la commode en bois vieilli. Attirée par cet objet mystérieux, j'ouvris le boîtier avec délicatesse. Je découvris alors quelques babioles dont une montre en or et une photographie. C'était bien cela que l'officier tenait entre ses mains l'autre soir. Je m'empressai d'examiner avec attention les personnes présentes sur le papier jauni. Je reconnus Hans. Il serrait dans ses bras une jeune fille qui paraissait un peu plus âgée que moi et une femme. La famille me parut heureuse et épanouie. Au dos de la photographie quelques notes en Allemand étaient griffonnées. « Sidonia und Ilsa, märz 1939 ». Ce sourire de l'officier, je ne le connaissais pas. Il ne m'était pas destiné et pourtant, pour la première fois, je commençai à penser que cet homme ne pouvait pas être Allemand, ce n'était pas possible. C'était sa famille, celle qu'il avait quittée pour venir ici, celle qui devait tant lui manquer. Je reposai précieusement la photographie à sa place et sortis.

Plus les jours passaient, et moins je voyais cet Allemand comme un ennemi. De temps en temps, il me rapportait une tablette de chocolat ou quelques bonbons. Désormais, il m'aidait à réviser mes leçons et l'atmosphère durant les repas était apaisée et devenait même agréable.

Un jour, tandis que je m'appliquais à dessiner ma famille avec ma plume sergent major, Hans s'approcha de moi et me dit : « Quel beau dessin Jeanne ! Tu as vraiment du talent ! »

Je fus très flattée d'entendre ces compliments. Alors, au lieu de jeter ma feuille comme j'avais l'habitude de le faire, je l'accrochai dans ma chambre. J'y avais représenté Maman, avec une belle robe à fleurs, Papa, avec ses moustaches qui me faisaient tant rire et moi. Sur un côté, j'avais aussi dessiné Hans mais il n'avait pas dû comprendre que c'était nous qui étions représentés sur ce dessin. D'ailleurs, j'aimais beaucoup ce dessin à cause de la joie qui y en émanait.

Quelques jours plus tard, je rentrai de l'école, et j'aperçus Hans assis à la table du salon. Il avait une boîte à la main. J'eus envie de lui demander ce qu'elle contenait mais par politesse je me tus. « Approche-toi, Jeanne et viens voir, j'ai quelque chose pour toi ! ».

J'accourus à toute allure, pressée de découvrir ce qu'il me réservait. Il me dit d'un air amusé qu'il manquait quelque chose à mon dessin de la veille. Je ne comprenais pas ce qu'il pouvait y manquer. « De la couleur, Jeanne, de la couleur ! » ajouta-t-il d'un ton moqueur. J'ouvris le paquet et découvris alors une boîte de crayons de couleur.

Je m'empressai de remercier Hans, regagnai ma chambre et pris le dessin que j'avais fait quelques jours plus tôt. Je coloriai mes cheveux blonds et mes yeux bleus ainsi que ma robe rouge. J'ornai ma robe de deux petites pochettes vertes en son milieu. Après avoir mis de la couleur sur la robe fleurie de Maman et sur les moustaches de Papa, je n'oubliai pas de colorier l'uniforme de Hans en vert kaki. Ce soir-là, Hans nous apprit qu'il quitterait la maison dès le lendemain car il devait partir sur le front russe. Entre-temps, il retrouverait sa famille pour une permission de deux semaines. Nous avons, véritablement, durant ces deux dernières années, tissé des liens d'amitié assez forts.

Le départ de Hans était prévu pour le soir et j'avais prévu de lui offrir mon dessin fait la veille avec mes crayons de couleur, dessin sur lequel nous étions tous réunis pour fêter la fin de cette maudite guerre. Ce fut avec une profonde tristesse que je m'aperçus que Hans était déjà parti à mon retour de l'école. L'autre officier allemand terminait quant à lui de préparer ses dernières affaires. Je lui demandai s'il pouvait transmettre mon dessin à Hans. Dans un français très approximatif, il me répondit qu'il essaierait de me rendre ce service mais que cela resterait difficile car Hans avait pris le premier train. Lorsque que je lui tendis mon papier si précieux, l'officier me dit « Tu as de la chance d'avoir une si jolie famille... ». Le départ des deux Allemands de notre maison, était sensé nous rassurer, nous réjouir et nous libérer, pourtant cela me rendait malgré tout un peu triste. Il me serra la main tout comme à ma mère, en nous remerciant de notre hospitalité durant ces deux années et partit. Comme j'aurai voulu que Hans soit présent pour lui remettre en main propre mon dessin... D'ailleurs, ce dessin l'aura-t-il un jour ?

Ce fut un grand soulagement lorsqu'on entendit les cloches sonner ce 8 mai 1945. Cette libération était un jour de victoire mais cela ne signifiait pas pour autant que Papa était libéré. Nous n'avions plus de ses nouvelles depuis des semaines. Etait-il déjà en route ? Etait-il toujours vivant ? Jusqu'au jour où...

Il était encore tôt, lorsque quelqu'un frappa à la porte, je descendis les escaliers à

toute allure pour ouvrir. A peine avais-je ouvert la porte, que mon père me souleva du sol et me serra dans ses bras. A vrai dire, il avait beaucoup changé depuis le jour de son départ pour la guerre. Cela faisait bientôt cinq ans que je ne l'avais pas serré dans mes bras. C'était bien mon père... Il m'avait tellement manqué, moi qui croyais qu'il ne reviendrait jamais. J'avais beaucoup de choses à lui raconter. Je lui pris la main pour l'emmener vers Maman qui était dans le jardin. Il la prit par la taille et l'embrassa. Nos retrouvailles furent formidables. Vint l'heure du souper et nous passâmes à table. J'essayais de savoir ce que Papa avait subi dans ce stalag, mais il fuyait mes questions. J'insistai alors en lui demandant pourquoi mes questions restaient sans réponse. Il me rétorqua que j'étais trop petite pour comprendre et qu'il me raconterait tout cela plus tard. D'ailleurs, il n'en disait pas beaucoup plus à Maman.

Après le premier dîner en présence de mon père, je sortis une feuille de papier et m'installai sur la table de la cuisine. Je commençai à dessiner avec mes crayons de couleur lorsque Papa s'avança vers moi. Il me regarda dessiner puis il dit : « Ils sont très jolis ces crayons de couleur ». Je répondis innocemment que c'était Hans qui me les avait offerts. Alors il fronça les sourcils et me répondit : « Tu appelles ce fumier de boche par son prénom ?! » Je lui répondis que Hans n'était pas un sale boche. Je voulais lui raconter nos discussions mais dans sa colère, il ne me laissa pas terminer. Mon père se leva, prit mes crayons et dans un geste violent les jeta dans le feu de la cheminée. Les crayons crépitèrent et se réduisirent en cendres. Il se tourna vers moi en me jetant « Un cadeau de boche à la maison ! Il ne manquait plus que cela... Crois-tu qu'ils m'ont fait un cadeau pendant les quatre ans que j'étais prisonnier en Allemagne? ».

Je renchéris en disant que Hans n'était en rien responsable à sa détention mais rien de ce que je pouvais lui dire ne le fit changer d'avis.

Les larmes me montèrent aux yeux, je pris mes dessins et me refugiai dans ma chambre.

Les mois s'écoulèrent, la vie reprit peu à peu son cours normal. Un matin de printemps, Maman m'appela car il y avait un colis pour moi. Dans ce colis se trouvait une lettre que je m'empressai de lire.

*Chère Jeanne,*

*Vous ne savez pas qui je suis ou du moins pas vraiment, mais moi je vous connais bien.*

*Je m'appelle Sidonia, j'ai 16 ans et je suis la fille de Hans, vous rappelez-vous ? Il s'agit de l'officier allemand qui a séjourné chez vous. Il m'a beaucoup parlé de vous lors de sa permission et de son retour dans notre maison. Il me disait qu'à votre âge vous me ressembliez.*

*Pendant ces quelques jours, beaucoup trop courts de sa permission, il avait confectionné ce colis, qu'il souhaitait vous envoyer, mais il n'en a pas eu le temps. Mon père fut tué sur le front russe quelques semaines après son départ de la maison.*

*Mon père était persuadé qu'un jour, une fois la guerre terminée, Allemands et Français deviendraient frères. C'est donc au nom de cette amitié naissante entre nos peuples que je me permets de vous faire part de ce colis.*

*Bien à vous,*

*Sidonia.*

Dans ce colis, se trouvait une poupée. Elle avait les cheveux blonds et des yeux bleus avec un très joli sourire. Elle était vêtue d'une petite robe rouge avec deux petites poches vertes en son milieu.